

Christophe HONORÉ

Extraits de notes sur *Angelo, tyran de Padoue*

Le 29 janvier

Se décider, si le monde décrit est bien sans issue. Si les hommes ici sont broyés par une machine qui les déshumanise, où seules les femmes détiennent un infime pouvoir, la force d'aimer.

Les femmes, sentinelles de l'humanité qui demeure ? Preuves de l'humanité qui demeure ?

Angelo n'est-il pourtant pas le plus humain de tous les personnages ?

Le monde décrit est-il un espace de type concentrationnaire ? Avec liquidation des gens qui déplaisent au pouvoir. La peur qui rend les gens comme des moins hommes. Le pouvoir pour le pouvoir, sans but sinon celui de persévérer. Absolutisme ou totalitarisme ? La ville déserte, sous un couvre-feu permanent ? Mais pour se protéger de quoi ? Aucun ennemi n'est représenté ici. La Tisbe comme seule ennemie ça ne tient pas. L'amour, la trahison de Catarina, non plus. Homodéi... Il est évidemment celui qui perturbe, celui dont se méfie à raison Angelo. Mais il est plus traité comme un sérum de vérité. Ce qui menace semble être la menace elle-même. Le monde décrit est plus de l'ordre du cauchemar, abstraction de l'angoisse qui a déjà tout détruit, s'est installée et s'est mise à régner. Et dans cet univers non pas violent, mais angoissant, se débattent des êtres chauds.

Parce que malgré ce contexte, décrit dans l'acte I, et représenté, de façon grotesque dans le début de l'acte III, la cabane, l'ensemble du récit suit un scénario sentimental, de l'ordre du mélodrame. J'aime qui ne m'aime pas qui aime qui ne l'aime pas qui aime qui ne peut pas l'aimer parce que je l'aime. L'important, le « Je » initial et final dans cette ronde : Angelo, deux fois sujet de l'amour, deux fois rejeté.

Comme si, malgré le désespoir, tous, mais surtout Angelo, ne pouvaient s'empêcher d'aimer. En fait celui qui résiste à l'enfer qu'il impose, c'est lui. Qu'a-t-il besoin de réclamer l'amour de deux femmes en tant que tyran ? Pourquoi ne peut-il pas se satisfaire d'abuser d'elles ?

Cet espace de liberté d'Angelo, semble me confirmer que le monde décrit ici n'est pas sans issue, n'est ni cynique, ni fataliste. Que l'imaginaire concentrationnaire serait un contresens, une facilité dans l'horreur. Une obscénité absolue.

Oui, les personnages sont aux prises avec un monde de terreur, mais non ils ne sont pas réduits à des êtres interchangeables, déshumanisés. La société les tord, les condamne, mais elle ne les annule pas.

L'univers mafieux, avec ses passions, ses codes d'honneur, son arbitraire me semble plus juste que l'idée d'un pouvoir absolutaire totalitaire. Les bourreaux du texte sont tous des amoureux déçus. Être amoureux, c'est rentrer dans la fiction, faire histoire. L'ensemble du texte est tout simplement trop romanesque pour correspondre à la description d'un univers de terreur froide, clinique, organisée et sans issue.

4 février 2009

Rodolfo. Celui qui tue, deux fois. Angelo est un tyran, Rodolfo est un assassin. Deux fois pour venger l'honneur, la vie de Catarina. A-t-elle réclamé ce sang ? Ses meurtres sont censés convaincre qui ? Catarina ou lui-même ? Rodolfo souffre de ne pas aimer quand Angelo souffre de ne pas être aimé ? Un Don Juan ?

Innocence de Rodolfo ? Jeunesse, naïveté, fougue sonnent faux dans sa bouche. Cynisme, désinvolture, décadence me semblent plus justes. Ce qui n'empêche pas la force de son amour pour Catarina. Rodolfo, l'homme le plus seul. La solitude et la désillusion, ses atouts maîtres. L'aristocrate devenu proscrit, entretenu par une putain.

L'érotisme ? Est-ce le chemin ? N'est-il pas trop évident ? Une putain aime-t-elle par désir ? Catarina est-elle une femme frustrée sexuellement ? L'intelligence de Rodolfo n'est-elle pas plus excitante à leurs yeux, bien plus que la domination sexuelle ? Et pourtant, La Tisbe et Catarina réclament des baisers. Elles clament leur asservissement au désir de Rodolfo.

6 février 2009

Réfléchissons sur les arcades et cette structure frontale et centrale en trois paliers. Ce qui survient en premier, c'est de ma part un doute, une crainte plutôt : n'est-on pas là très théâtre, l'impression que cette image vient cogner dans ma mémoire avec des spectacles vus et vus mollement... L'autre sensation, c'est l'étouffement. Peu d'espace de jeu semble libre. Pas de découverte, de point de fuite. On n'échappera pas à ce décor. Mais après tout, pourquoi pas. La tyrannie d'Angelo peut être une autorité faite aux spectateurs, avec cette manière d'être là, d'un bloc, entièrement donnée à voir... Évidemment, les niches sont le mystère, la fuite, l'imaginaire de ce décor. Les niches sont la vie. Et j'avoue qu'il y a là un dispositif un peu comme une horloge à coucou qui me séduit. Des personnages qui entrent et sortent non pas, comme majoritairement, perpendiculaires au regard du spectateur, mais ici parallèles, dans son alignement. J'aime bien aussi l'idée que le hors champ n'est pas à cour ou jardin, mais là, sous nos yeux, en plein centre, dans ces niches que j' imagine obscures et d'où les personnages surgissent ou s'effacent.

Les trois niveaux. Est-ce une pyramide du pouvoir ? En haut Angelo, au premier étage Catarina, en bas le peuple, à savoir

La Tisbe et les sbires... L'image des égouts (avec possibilité d'un filet d'eau ?) me séduit évidemment pour le début de l'acte III. Mais ce rez-de-chaussée doit être utilitaire avant. Comment organiser les allées et venues de l'acte I ? Comment faire pour définir un domaine à La Tisbe ? Parce que dans l'acte I, on n'est pas au palais. Ou alors, le rez-de-chaussée n'est déjà plus le palais. N'est-ce pas une vision trop théorique que viendra contredire l'ensemble du décor dont la force me semble être dans son aspect bloc ? Autre difficulté, le domaine de Catarina, s'il est au premier étage, comment surgit-il ? Des niches ?... Il me semble alors qu'il n'y a plus possibilité d'une percée naturaliste. Et encore plus difficilement, d'utiliser des outils cinéma. Ou alors, ces rails circulaires comme des rails de travelling, emmenant le décor (quoi, une feuille fond ?) sur scène ? Entre ces rails et l'étroitesse de la terrasse, il va rester très peu d'espace de jeu, non ?

Une autre question, comment ça s'éclaire ce type de décor, comment organiser des directions de lumières ?

Autres questions, où et de quelle manière, garde-t-on la trace d'éléments qui me semblaient acquis : le lit ? La moquette ? Les caméras ? La prison dorée ? Et surtout, le cinéma, dans son côté coulisse, studio ?

25 mars 2009

Emmanuelle Devos rejoint la distribution. Elle se place face à Clotilde Hesme, reine de pique et reine de cœur, plutôt reine de carreau et reine de cœur, elles sont de la même couleur. Vivacité, ironie, nuances. Et vitesse. Elles jouent vite, c'est ce que j'admire chez elles deux au cinéma, cette capacité de foncer dans les émotions, sans jamais s'appesantir, fixer. Mais ne faudra-t-il pas fixer au théâtre ? L'énigme à résoudre, comment vais-je faire jouer ces comédiens, quelle musique, quelle mélodie et surtout, à quel rythme ? Envie d'un travail clandestin, silencieux et calme. Jouer petit, comme si la caméra était à un mètre d'eux. Assourdir la voix de Marcial, s'attacher à ses yeux. Gros plans sur la peau d'Hervé Lassince, spontanéité d'Anaïs, et Julien, un sourire à traquer entre deux portes. Et puis ouvrir peu à peu, les éclairer, les surprendre par le théâtre. Le théâtre doit arriver dans le jeu par effraction. Au risque de laisser sur scène des choses secrètes. Ne pas se départir du mystère qui préside au jeu dans le cinéma sous prétexte que cette fois tout se joue sur scène. Conversations secrètes.

15 mars 2009

Séquencier.

PROLOGUE.

Début, trois photos apparaissent, rythmées par des sortes de gongs. Photos de type magazine trash, photos volées. On voit dans une rue Catarina qui se fait aborder par un homme. Une complicité semble naître entre eux de la première, à la dernière photo.

Ou bien, sur les sièges des spectateurs, photocopies avec ces trois photos ?

Dans la galerie, apparaissent deux sbires poussant l'homme qui a été photographié. Les sbires lui font baisser son pantalon, ils le frappent dans les parties génitales.

Lumière présente que dans la galerie, sensation de lointain.

Au troisième étage se tiennent Angelo et La Tisbe.

En silhouettes devant fond blanc ?

Début de l'air d'opéra (celui de *Little Odessa*).

L'homme est maintenant à genoux, un pistolet braqué sur le front, un autre sur la nuque. Coup de feu.

Mise en place du tiroir Tisbe par un troisième sbire, qui, une fois fait, va installer le projo à fond jardin donnant sur baie vitrée.

Les photos disparaissent.

Les sbires assassins se sont saisis du corps de la victime, ils sortent de la galerie côté jardin, cachés bientôt par la feuille du tiroir Tisbe.

Ils pénètrent sur tiroir Tisbe et placent le corps dans le cercueil.

Fin opéra, début musique d'ambiance chambre mortuaire, qui vient d'un haut-parleur sur le décor.

Festival d'Avignon 2009